

La Polka en Province,
folie-vaudeville en 1
acte, de MM. Alexis
Decomberousse et
Jules Cordier. (Paris,
Vaudeville, [...])

Decomberousse, Alexis (1793-1862). La Polka en Province, folie-vaudeville en 1 acte, de MM. Alexis Decomberousse et Jules Cordier. (Paris, Vaudeville, avril 1844.). 1845.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

6

Agarlon

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE.

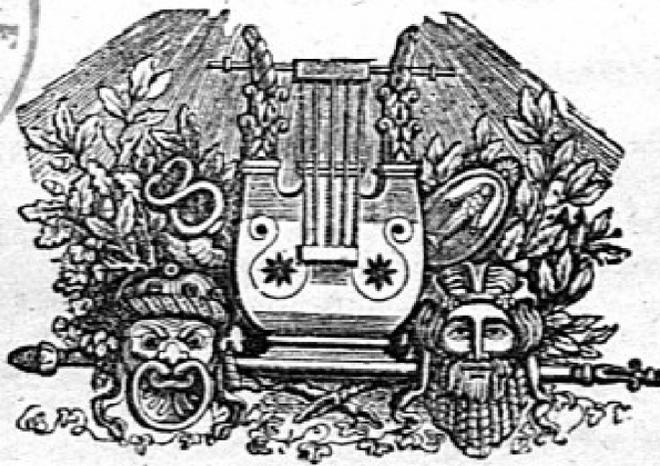


LA POLKA EN PROVINCE,

FOLIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. ALEXIS DE COMBEROUSSE ET JULES CORDIER,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville,
le 6 avril 1844.



Prix : 50 centimes.

PARIS,
BECK, ÉDITEUR,

RUE GIT-LE-CŒUR, 12.

TRESSE, successeur de J.-N. BARBA, Palais-Royal.

1845.

YTh
3403



LA POLKA EN PROVINCE,

FOLIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

de MM. Alexis DECOMBEROUSSE et Jules CORDIER,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 6 avril 1844.



PERSONNAGES.

ACTEURS.

BALANDIN, greffier du tribunal.....

M. LECLÈRE.

GUICHONET, son beau-frère, ancien maître d'études.....

M. ADOLPHE.

STANISLAS, étudiant en médecine, fils de Balandin.....

M. FELIX.

GODINARD, ami de Stanislas.....

M. BALARD.

HYPPOLITE, fille de Guichonet.....

Mme. DOCHE.

CLAUDINE, servante chez Balandin.....

Mlle. VICTORINE.

La scène se passe à Château-Chinon.

S'adresser, pour la musique exacte de cet ouvrage, à M. R. TARANNE, bibliothécaire du Vaudeville.



Le théâtre représente un salon. — Table à gauche. — Portes latérales et au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

BALANDIN, CLAUDINE.

BALANDIN, qui entre avec Claudine, laquelle porte des livres, une mappemonde, un buste, etc., lui indiquant un cabinet à droite du spectateur.

Vois-tu, Claudine, ce sera ici son cabinet de travail et de consultations... Tu vas y porter ces livres de science, ce buste de plâtre, et l'univers entier qui est sur cette mappemonde.

CLAUDINE.

Ah! mon Dieu, not' maître, retenez-le, l'univers, je le sens qui tombe.

BALANDIN.

Pose-le sur cette table, et respire.

CLAUDINE.

Ouf! c'est que c'était lourd. (Elle a posé le tout sur la table; puis indiquant le buste.) Qué que ça peut donc être que c'te figure!

BALANDIN.

Tu ne la reconnais pas! ça me surprend; toi qui as de l'intelligence.

CLAUDINE.

Attendez voir... c'est le portrait à défunt madame Balandin, vot' épouse.

BALANDIN.

Du tout. C'est Hippocrate, le célèbre Hippocrate, celui qui a inventé les sangsues.

CLAUDINE (avec un geste d'horreur.)

Heu! je ne m'étonne plus s'il est si laid!

BALANDIN.

Et il va faire le principal ornement du cabinet de mon Stanislas, de mon cher Stanislas. (Avec un soupir de joie.) Ah! Claudine!

CLAUDINE.

Quoi donc encore, not' maître?

BALANDIN.

Je te disais: ah! Claudine! ah! le grand jour, le beau jour! un père qui attend son fils! comprends-tu ça, Claudine?

CLAUDINE.

Oui, monsieur, quoique ça ne me soie pas encore arrivé.

BALANDIN.

Et quel fils! un fils reçu médecin par la faculté de médecine de Paris! un fils qui a obtenu les plus beaux succès dans les inflammations de poitrine, et qui a pâli quatre ans sur la fièvre tierce.

CLAUDINE, avec sensibilité.

Ah! pauvre jeune homme!

BALANDIN.

J'aurais mieux aimé qu'il me succédât tout bonnement dans ma charge de greffier au tribunal de Château-Chinon; mais la vocation des enfants, Claudine, oh! la vocation! rien n'est plus respectable.

Y
Ith

3403

Air : *Un page aimait la jeune Adèle.*

Je blâme fort le père qui s'oppose
A ces penchants que tout fils porte en soi,
Chacun de nous est né pour quelque chose,
Mais l'embarras est de savoir pourquoi.
Je cherchais donc, mais, toi, tu le devines,
Pourquoi mon fils était né, quand j'appris
Que c'était pour donner des médecines
Et dépenser mon argent à Paris.

Dès ce moment-là je ne résistai plus à sa vocation ; elle était trop forte.

CLAUDINE.

A propos de Paris, not' maître ! combien donc déjà qu'il y a de temps que vot' fils n'en est pas revenu de Paris ?

BALANDIN.

Quatre ans... depuis qu'il est parti. Il est si laborieux ! Quatre ans qu'il n'est venu me presser dans ses bras, de peur de perdre son temps pendant les vacances. C'est joli ça !

CLAUDINE.

Mais pourquoi donc qu'il arrive avant les vacances ?

BALANDIN.

Parce que sans doute ses études sont finies et qu'il a reçu le bonnet de docteur. Car il revient avec le bonnet. Il a le bonnet.

CLAUDINE.

Il a un bonnet ! Ah ! bien, il sera farce.

BALANDIN.

Au contraire ! un médecin ! Et puis dis donc, sa cousine Hyppolite qui justement se porte mal ! comme ça se trouve bien ! il va la guérir tout de suite de son affection..... pour faire connaissance..... car ils ne se connaissent pas encore, et tu vas le comprendre, toi qui as de l'intelligence. Mon beau-frère Guichonet, le père de ma nièce Hyppolite, est resté, toute sa vie, à Moulins : Moulins en Bourbonnais, où il exerçait en dernier lieu, les fonctions de maître d'études au collège..... un goût qu'il avait comme ça... Vu qu'il est riche, très riche de patrimoine, et qu'il ne s'était fait maître d'études que pour son plaisir..... mais les élèves le tourmentaient tant, ils lui jetaient si souvent à la tête leurs dictionnaires et même leur encre..... avec l'encrier ! que le malheureux s'est retiré de l'éducation au mois de janvier, pour ses étrennes..... Et qué bientôt, se sentant emporté par la passion des voyages, il est venu avec sa fille passer chez moi une huitaine, il y a dix jours..... de sorte qu'il serait reparti dès avant-hier sans avoir jamais vu Stanislas, si je ne lui avais pas dit que j'attends..... mais voyons, voyons, Claudine, je m'amuse là à bavarder avec toi, tandis que j'ai un tas de choses à faire.

CLAUDINE.

Et quoi donc, not' maître ?

BALANDIN.

Je n'en sais rien, mais il est impossible que je n'aie pas énormément de choses à faire le jour où j'attends mon fils le docteur. Avec ça que l'huissier Girardot qui est sourd, et plus de trente-quatre autres malades que j'ai prévenus de son arrivée, doivent venir, ce soir, le consulter... (*On entend sonner.*) Ah ! ah ! mon Dieu ! quelqu'un ! les jambes me manquent de sensibilité..... Si c'était lui, Claudine !

CLAUDINE, qui a ouvert la porte.

Non... c'est votre simple beau-frère avec sa demoiselle.

SCÈNE II.

LES MÊMES, GUICHONET, HYPPOLITE.

(*Pendant cette scène, Claudine sort et rentre à plusieurs reprises, venant chercher et emportant dans le cabinet à droite la mappemonde, les livres et le buste d'Hippocrate, etc.*)

GUICHONET, à Balandin.

Eh bien ?

CLAUDINE.

Bonjour, mamzelle Polite.

GUICHONET, de même.

Eh bien ?

BALANDIN.

Eh bien quoi ?

GUICHONET.

Est-il arrivé ?

BALANDIN, avec une exaltation joyeuse.

Pas encore, mon ami, pas encore, mais il ne saurait tarder. Il doit être à ma montre... midi !... déjà midi !..... et c'est à une heure !..... Allons, Claudine, allons, tu vois, nous allons être en retard. Dépêche-toi de décorer son cabinet... Ah ! par exemple ! toi qui as de l'intelligence, tu portes ce buste la tête en bas à présent !

CLAUDINE.

Dam ! écoutez donc ! un homme qui a inventé les sangsues, j'ai peur qu'il ne me morde. (*A Hyppolite.*) Venez-vous, mam'zelle ?

HYPPOLITE, distraite.

Pourquoi faire ?

BALANDIN.

Pour voir le cabinet de consultation de ton cousin.

HYPPOLITE.

Ça m'est bien égal. (*Elle va s'asseoir.*)

GUICHONET.

« Ça m'est bien égal, » quelle réponse déchirante ! C'est pourtant comme cela, tous les jours, depuis que je lui ai proposé pour mon gendre un homme superbe..... un peu sec ; mais vert !

HYPPOLITE.

Vert!... Il est gris.

GUICHONET.

Ah! bah! le soir tous les maris sont.... D'ailleurs c'est un homme grave et tranquille.

BALANDIN.

Ah! tu désires pour elle un mari tranquille et grave?

HYPPOLITE.

Pas moi...

GUICHONET.

Quand on a été dix ans maître d'études...

BALANDIN.

Eh bien laisse venir mon fils le docteur!.. Mais d'abord d'où souffre-t-elle?

GUICHONET.

Est-ce qu'elle le sait? j'ai beau lui procurer une foule de plaisirs... Encore hier au bal...

HYPPOLITE.

Ah! un joli bal! où on ne dansait que la contredanse, la valse et le galop.

GUICHONET.

Eh bien, qu'est-ce qu'il te faut donc de plus?

HYPPOLITE, se levant.

De plus... vous ne pouvez pas savoir, mon père. (A part.) Et penser qu'il n'y avait personne qui pût... même me dire ce que c'est que cette danse de Paris dont tout le monde parle comme d'une chose si merveilleuse!.. si entraînante!.. (Fredonnant.) Polka! polka!

BALANDIN, la regardant.

Mais il me semble qu'elle va chanter! ce n'est pas mauvais signe.

GUICHONET.

Écoutez!

HYPPOLITE.

Air nouveau de M. Doche.

Polka! polka!
Nouvelle danse,
Toi dont la France
Longtemps manqua;
De ma souffrance
Soit l'espérance,
Polka! polka!
Quel est donc l'être,
Le divin maître
Qui te créa,
Qui t'inventa?
Fais-toi connaître,
Viens m'apparaître,
Polka! polka!
Mais, ô merveille!
Quand je m'éveille!
Un diable est là,
Oui, toujours là,
A mon oreille,
Et qui m'éveille,
Criant : Polka!

(Elle va se rasseoir.)

(Guichonet et Balandin qui l'ont examinée et suivie pendant qu'elle a chanté, s'arrêtent et se regardent.)

GUICHONET.

Comprends-tu?

BALANDIN.

Rien du tout.

GUICHONET.

Ni moi. Eh bien, voilà depuis deux jours tout ce qu'on peut en obtenir; et ce qu'il y'a de plus pénible, c'est qu'elle chante fort bien. Décidément cette enfant a quelque chose de surnaturel, et je vais tout de suite au-devant de ton fils pour le consulter...

BALANDIN.

Mais tu ne l'a jamais vu, mon fils!..

GUICHONET.

Avec mon habitude des physionomies...

BALANDIN.

Ah! pour t'aider à le mieux reconnaître...

GUICHONET.

C'est inutile, je te dis... un médecin qui voyage, qui a une trousse...

BALANDIN.

Sans doute... mais c'est que tu pourrais te tromper de voiture... deux diligences arrivent de Paris à Château-Chinon le même jour; la première à une heure, la seconde à deux heures.

GUICHONET.

Eh! bien! c'est par celle d'une heure que ton fils...

BALANDIN.

Oui, mais comprends bien!.. par suite d'événements qui se sont déjà vus sur les grandes routes, il serait possible que la première diligence arrivât la seconde; c'est-à-dire que la diligence d'une heure arrivât à deux heures, et la diligence de deux heures à une heure. Dans ce cas-là, tu te ferais bien expliquer si c'est la diligence de deux heures qui est arrivée à une heure; parce qu'alors la diligence qui arrive à une heure arriverait à deux heures; mais cela n'empêcherait toujours pas mon fils d'arriver à une heure.

GUICHONET.

Quel diable d'embrouillamini!

CLAUDINE, reparaissant.

Vlà le cabinet décoré, not' maître.

BALANDIN.

Décoré!.. Je vais voir ça... Décoré!.. ah! mon mon fils aussi le sera un jour!

ENSEMBLE,

Air : de la savonnette impériale.

Pour l'âme paternelle
Moment plein de douceur!
Oh! que la vie est belle
Quand un fils est docteur!

HYPPOLITE, à part.

O contrainte cruelle!
Pour moi plus de bonheur,
Mon père en vain appelle
Mon cousin le docteur.

GUICHONET, à part.

Une fille si belle,
Est-ce avoir du malheur!
Et que pourra pour elle
Mon neveu le docteur.

BALANDIN, à Guichonet.
C'est la diligence d'une heure!..

GUICHONET, impatienté.

Ah! quelle pendule tu fais!

CLAUDINE, à part.

Mamzelle Polite qui pleure!

Son cousin lui caus' des effets.

REPRISE.

BALANDIN ET GUICHONET.

Pour l'âme paternelle, etc,
Une fille si belle, etc.

HYPPOLITE.

Mon père en vain appelle

Mon cousin le docteur;

Ah! que pourra son zèle!..

Pour moi plus de bonheur.

CLAUDINE.

C'te pauvre demoiselle

La méd'cin' lui fait peur...

Je n'aim'rais pas plus qu'elle

Voir venir un docteur.

(Balandin entre dans le cabinet de son fils, Guichonet sort par le fond; Hyppolite par la porte à gauche. Claudine reste en scène.)

SCÈNE III.

CLAUDINE, puis STANISLAS.

En fait-y, en fait-y, ce brave M. Balandin, de ces évolutions pour fêter l'évènement de son fils! et un diner donc ce soir, à la chandelle!.. Rien que pour le dessert vingt-un plats, sans compter le sucrier! C'est égal, je suis vexée que son fils soie dans les remèdes. On n'entendra bientôt plus parler ici que de tisanes et de jambes cassées... Ça va être d'un triste!.. (On entend chanter derrière le théâtre.) Tiens!.. qu'est-ce que c'est donc que ça? (Stanislas paraît.)

STANISLAS.

Air : Le retour du savoyard.

Le voici, le voilà
L'asile héréditaire
Où, bon propriétaire,
Je vais vivre en pacha.
Ici plus de loyer,
Plus personne à payer.
Quelle douce existence!
Et pous ma subsistance
J'aurai, grâce à Dieu,
L'air pur de la campagne
Avec du pot au feu
Cuit au vin de champagne.

CLAUDINE, à elle-même, examinant le costume de Stanislas

Ça doit être un marchand de vulnéraire suisse.
(Haut.) Pardon, Monsieur, pourrait-on savoir?..

STANISLAS, voulant lui prendre la taille.

Oh! charmante Andalouse de la Nièvre! Eh bien, jeune Château-Chinoise, est-ce que je te fais peur?

CLAUDINE, un peu émue.

Mais...

STANISLAS.

Ça m'étonnerait... Ce n'est pas mon habitude avec

le beau sexe... J'ai même laissé à Paris une danseuse qui m'était fort attachée...

CLAUDINE.

A Paris?..

STANISLAS.

Oui, une sylphide de la porte Saint-Martin... une créature qui vivait dans les ballets... Nous nous aimions comme deux tourtereaux. Pauvre Nini!..

CLAUDINE, à elle-même.

Ça ne peut pas être le fils de Monsieur...

STANISLAS.

Mais un beau matin, hier soir, il m'a fallu planter là ma tourterelle et fuir devant mes anglais, autrement dit mes créanciers. Ah! Jeanneton, Jeanneton ne t'enfuis jamais devant les Anglais... ça humilierait trop la France.

CLAUDINE.

Ah ça, Monsieur...

STANISLAS.

En attendant, tiens, débarrasse-moi de ma malle. (Il tire de sa poche un étui de pipe qu'il lui remet.)

CLAUDINE.

Vot' malle!..

STANISLAS.

Mes effets sont dedans.

CLAUDINE, qui a ouvert l'étui d'où elle tire une longue pipe.

Mais c'est une pipe qui est dedans!..

STANISLAS.

Eh bien, va l'allumer.

CLAUDINE.

Vot' malle? je veux dire vot' pipe? (A elle-même.) Ah ça, mais c'est donc vous qui êtes?..

STANISLAS.

Stanislas Balandin, fils légitime reconnu de...

CLAUDINE.

Ah! Monsieur, si vous m'aviez dit cela tout de suite! (Appelant.) Not' maître! not' maître!

STANISLAS.

Il est ici, papa!

CLAUDINE.

Mais oui, Monsieur.

STANISLAS.

Je le croyais en voyage... parti pour les îles Marquises. Enfin, ça ne fait rien... au contraire.

CLAUDINE, près d'entrer dans le cabinet dont elle ouvre la porte.

Not' maître!.. not'... venez donc vite!

BALANDIN, paraissant.

Eh bien quoi?

CLAUDINE.

Vot' fils qui vous demande!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BALANDIN.

BALANDIN.

Où est-il?

STANISLAS.

Me voici, papa.

BALANDIN.
Stanislas !
STANISLAS.
Mon père ! (Ils s'embrassent avec effusion.)
BALANDIN, l'embrassant.
Ah ! cher enfant, j'en pleure !
STANISLAS.
Et moi donc ! mais calmons-nous, papa, ça va se passer. (Avec une sensibilité affectée et se laissant aller sur Claudine qu'il entoure de ses bras.) Ah ! Jeanneton !
CLAUDINE, riant.
Eh bien, eh bien, Monsieur Stanislas !
BALANDIN.
Eh bien, eh bien, mon fils, tu embrasses...
STANISLAS.
C'est le plaisir de vous voir bien portant.
BALANDIN.
En effet, je me porte assez bien, ainsi que toute la famille. Mais tu sais le malheur qui nous est arrivé ?
STANISLAS, soupirant.
Ah !
BALANDIN.
Je te l'ai écrit...
STANISLAS, de même.
Ah !
BALANDIN.
Nous avons perdu le cousin Giraud.
STANISLAS.
Tiens, j'ai aussi perdu mon parapluie.
BALANDIN.
Un si brave homme !
STANISLAS.
Vous m'en achetez un autre..... ou une paire de botte, ça m'est égal. (A Claudine qui démonte, rajuste et essaie la pipe.) En attendant, va m'allumer ma tabatière à bouche.
CLAUDINE.
Tout de suite, monsieur.
BALANDIN.
Ta tabatière à bouche ?
STANISLAS.
Elle est même à bouche... de chaleur.
BALANDIN.
Une pipe ? Tu fumes ?
STANISLAS.
Aujourd'hui seulement... par habitude.
CLAUDINE, riant.
Ah ! ah ! nol' maître... ah ! ah ! il est farce, vot' fils. Mais dites donc (designant la coiffure de Stanislas), c'est-y là ce bonnet avec quoi il devait revenir ?
BALANDIN.
Le bonnet ? non, non. (A Stanislas.) Mais à propos, tu ne l'as pas oublié ton bonnet ? ta toque ?
STANISLAS.
Mon bonnet ? ma toque ?
BALANDIN.
Comment ! est-ce que tu ne l'aurais pas, ton bonnet ?

STANISLAS.
Si... si... papa, dans ma poche. (Il tire à moitié un bonnet de femme ; le renfonçant vivement.)
Oh ! le bonnet de Nini !

BALANDIN.
Ah ! je savais bien ; mais, je t'en prie, ne le mets pas, ne le mets pas encore.

STANISLAS, à part.
Pas de risque.

BALANDIN.
Attends ; car j'en ai un aussi, moi, comme greffier du tribunal, et je cours. Oh ! quelle joie quelle ivresse !

Air : vaudeville de madame Favart.

De plaisir vraiment je suffoque

STANISLAS.
De plaisir il est suffoqué.

BALANDIN.
Comme toi je porte la toque.

STANISLAS.
Ah ! mon pauvre père est toqué.

BALANDIN.
Ainsi tous deux nous allons être
Coiffés de même ce matin,
Et la toque que je vais mettre
Va te saluer médecin !

Il sort avec Claudine.

SCENE V.

STANISLAS, puis GODINART.

STANISLAS.
Me saluer méd... Ah ! mille, mille, mille catacombes !..... il me croit médecin !..... Ah ! pauvre bonhomme !... moi, médecin, quand la seule chose que j'ai étudiée à Paris, depuis quatre ans, je l'ai apprise, par hasard, cet hiver... une danse nouvelle, la Polka..... que Nini exécute avec une jambe !... c'est elle qui me l'a montrée..... et je ne sais pas trop à présent comment la Polka pourrait m'apprendre la médecine... ça me paraît difficile. Oh ! non, non, je ne veux pas que mon père croie.. il faut bien vite que je le désabuse... (Courant au fond et appelant.) Papa ! papa !... (S'arrêtant.) Ah ! mon Dieu !..... qu'est-ce que je vois !..... mais c'est Godinard !... un de mes anglais !... ah ! fichetre !... (Il veut fermer la porte sur Godinard qui s'efforce d'entrer.)

GODINARD, à moitié en scène.

Eh bien !... eh bien !...

STANISLAS.
Ah ! je ne te voyais pas... Comment ! c'est toi, Godinard !..... mais entre donc, mon ami, entre donc.

GODINARD.
Avec plaisir... du moment où c'est possible.

STANISLAS.
Et comment diable se fait-il que je te trouve ce matin, à Château-Chinon, quand, avant-hier, je t'ai laissé à Paris ?

GODINARD, *avec intention.*

C'est parce que tu m'as laissé avant-hier à Paris que tu me trouves, ce matin, à Château-Chinon. Une ville d'une hospitalité bien peu écossaise.

STANISLAS.

Parole, je ne t'avais pas reconnu. Du reste, je sais trop ce que je te dois... douze cents francs... je voudrais te les nier, que ça me serait impossible, exactement comme si je voulais te les payer. Mais si, en échange du service que tu m'as rendu, tu daignes accepter dans ce modeste asile paternel la table...

GODINARD.

La table?

STANISLAS.

Et le vin...

Air : Romance de Teniers.

Du bourgogne exempt de mensonge,
Je t'en offre ici tous les jours.

GODINARD.

Ah! mon cher, ton offre me plonge
Dans un océan de velours.

STANISLAS.

Je t'offre encor le blanchissage,

GODINARD.

Soit.

STANISLAS

Le feu,

GODINARD.

Bien.

STANISLAS.

L'eau,

GODINARD.

L'eau? jamais!

J'aime mieux mourir au rivage
De l'océan où je plongeais.

STANISLAS.

Eh bien, point d'eau... je te donnerai du gaz, du gaz qui fait sauter le bouchon.

GODINARD.

Du gaz qui fait sauter? ah! cher ami!... Comme l'on voit que tu as cultivé les danseuses..... fais-moi sauter du champagne, et tout de suite.

STANISLAS.

Attends, je vais appeler Jeanneton.

GODINARD, *à lui-même.*

Ça me fera peut-être passer le mot un peu dur que vient de me dire Nini.

STANISLAS, *qui l'a entendu.*

Nini!...

GODINARD.

Ah! c'est juste... j'oubliais de te dire.... elle est venue avec moi.

STANISLAS.

Avec toi?...

GODINARD, *à part.*

Ou plutôt moi avec elle.

STANISLAS.

Nini ici, chez mon père!...

GODINARD.

Non, non, Nini, ici, à Château-Chinon.... hôtel des *Mystères de Paris*. Elle avait le projet de venir t'arracher les yeux à domicile; mais je lui ai

démontré l'inconvenance de ce procédé un peu chourineur; ce qui est même cause qu'elle m'a appelé imbécile.

STANISLAS.

Ah! tu me fais plaisir!... car je serais fâché que mon père.... Mais cette folle-là a donc quitté la danse?

GODINARD.

Oui, mon cher.... le chagrin de ton départ lui a subitement fait tourner les jambes vers Château-Chinon, où elle compte même s'établir, à poste fixe, à l'effet de révolutionner toute la ville natale en enseignant aux jeunes personnes qui sortent de pension une Polka tout-à-fait de contrebande.

STANISLAS.

La Polka Château-Chinoise.

GODINARD.

Et tout-à-l'heure même, à l'hôtel, au moment où je croyais qu'elle allait exécuter ce pas qu'elle exécute si bien... tu sais?... celui-ci... (*Il essaye un pas.*)

STANISLAS, *l'arrêtant.*

Veux-tu!... veux-tu ne pas toucher à la Polka, profane!... est-ce que ça te connaît.

GODINARD.

C'est que je serais si heureux de l'apprendre... (*A lui-même*) pour la danser avec elle.

STANISLAS, *exécutant un pas.*

Tiens, c'est ce pas là que tu veux dire.

GODINARD.

Oui...

STANISLAS, *de même.*

Eh bien, regarde... voilà comme ça se travaille. (*Il danse.*)

SCENE VI.

GODINARD, STANISLAS, BALANDIN *avec sa toque*; puis CLAUDINE.

STANISLAS, *s'arrêtant la jambe en l'air.*

Ciel! mon père!

BALANDIN.

Que vois-je! mon fils le docteur, le pied en l'air... (*S'approchant de son fils.*) Qu'est-ce que tu faisais donc là?

STANISLAS.

Moi, mon père?...

BALANDIN.

Tu dansais, Dieu me pardonne!

STANISLAS, *embarrassé.*

Oui, au premier coup-d'œil... ça en avait l'air... n'est-ce pas?... vous l'avez cru?

BALANDIN.

Je le crois encore.... et pour un grave médecin.

STANISLAS, *à part.*

Moi, un grave.... ah! c'est juste!.... j'oubliais...

GODINARD, à part, riant.

Lui! médecin!...

STANISLAS, à part.

Quelle idée! (Haut.) Eh bien, non, mon père..... je ne dansais pas.... mais, comme médecin, j'administrerais un remède de mon invention à... monsieur... une Polka souveraine, infailible... (à part) contre les engorgements de mollet.

BALANDIN, se retournant et saluant Godinard qui le lui rend.

Monsieur?... ah! mille pardons, je ne vous avais pas encore aperçu.

STANISLAS.

Permettez-moi de vous présenter un de mes plus illustres malades.

GODINARD.

Comment?

STANISLAS, bas.

Tais toi. (Haut.) Mon anglais...

BALANDIN.

Ah! monsieur est un anglais? un mylord?

STANISLAS, étouffant un éclat de rire.

Hein?... oui, oui... précisément, papa, monsieur est un anglais?... un mylord... mylord Godinard!... (Bas à Godinard.) Mon père qui ne sait pas qu'à Paris nous nommons nos créanciers des anglais.

BALANDIN, bas à son fils.

Il est riche sans doute.

STANISLAS.

Je crois bien... et désespéré de mon brusque départ, trouvant sa guérison incomplète, il est parti sur mes traces, et vient s'établir ici pour que j'acquitte la dette que j'ai contractée envers lui.

BALANDIN.

Comment?

STANISLAS.

La dette que tout médecin contracte envers ses malades.

BALANDIN.

Ah! pour que tu achèves de le guérir.

STANISLAS.

C'est cela même, et à cet effet vous allez lui faire donner la plus jolie chambre de la maison et tout ce qu'il pourra désirer. (A Godinard. Que désire mylord?)

BALANDIN.

Oui, que désirez-vous, mylord?

STANISLAS, bas.

Que veux-tu?

GODINARD, de même.

Je meurs de faim.

BALANDIN.

Est-ce qu'il serait indisposé, ton malade?

STANISLAS.

Il a pour le moment l'estomac...

GODINARD, bas.

Dans les talons...

STANISLAS.

Je vais te le faire remonter. (Haut.) Et je vous prierai de lui faire servir au plus vite quelque bon potage accompagné de rôtis succulents et de vins généreux. Quatre séances de Polka ajoutées à cela et je répons de sa vie. (A Claudine qui entre.) Pour commencer, Claudine, conduis mylord à sa chambre.

CLAUDINE.

Oui, monsieur Stanislas.

GODINARD.

Je voudrais bien aussi un peu de pâté.

BALANDIN, étonné.

Du pâté!

STANISLAS.

C'est sa maladie, mon père.

GODINARD.

Et du champagne.

BALANDIN, de même.

Du champagne! par exemple.

STANISLAS, bas à Godinard.

Ah ça, est-ce que tu crois que pour 1,200 francs je vais te nourrir avec du pâté et du champagne. (Haut à Claudine). Du bourgogne, ça suffira.

BALANDIN, bas à son fils.

Tu es bien sûr qu'il est riche au moins et qu'il paiera?

STANISLAS.

S'il paiera!... (A part.) Il a déjà payé.

ENSEMBLE.

Air : Du chalet.

STANISLAS.

Allons, n'épargne, Claudine,
Avec mylord Godinard,
Ni le feu de la cuisine,
Ni le feu de ton regard.

GODINARD.

Allons, gentille Claudine,
Je préfère, pour ma part,
Au feu de votre cuisine
Le feu de votre regard.

BALANDIN.

Allons, dépêchons, Claudine,
Conduis mylord Godinard,
Et puis songe à la cuisine
Pour ne pas être en retard.

CLAUDINE.

Pour moi je vois à sa mine,
Que ce mylord Godinard
Préfère l'feu d'ma cuisine
A celui de mon regard.

(Godinard sort précédé de Claudine.)

SCENE VII.

BALANDIN, STANISLAS.

BALANDIN.

Enfin, nous voilà seuls! mets-toi bien en face de moi.

STANISLAS.

Avec plaisir, ô mon père!

BALANDIN.

Tu as été sage à Paris?

STANISLAS.
Comme une image. Je ne bougeais pas de mon quartier... Saint-Germain... Versailles, l'École de Médecine.

BALANDIN.
Et tu as bien travaillé?

STANISLAS.
J'en sue encore. Mais pourquoi donc toutes ces questions... ô mon père?

BALANDIN.
C'est que ton air... tes manières avaient fait naître en moi des doutes... Non sur tes capacités, mais sur la façon dont tu administres...

STANISLAS.
Mes remèdes?

BALANDIN.
Oui ; parce que comme j'ai prévenu de ton arrivée tous les malades de la ville...

STANISLAS.
Hein?

BALANDIN.
L'huissier Girardot, qui est sourd, et plus de 34 personnes vont venir aujourd'hui pour que tu les guérisses.

STANISLAS.
Pour que je les guérisses?

BALANDIN.
Sans doute... Chacun se fait même une fête.....

STANISLAS.
Un instant... ah ! mais pas de bêtises. (*A part.*) Elle serait jolie la fête. (*Haut.*) Il ne faut pas qu'ils viennent... empêchez-les !

BALANDIN.
Comment !

STANISLAS.
Empêchez-les, je vous dis.

BALANDIN.
Tu ne veux pas les guérir?...

STANISLAS.
Au contraire... Je ne veux pas les tuer...

BALANDIN.
Toi, un grand médecin!...

STANISLAS.
Eh ! je ne suis pas médecin.

BALANDIN, effaré.
Hein !... qu'a-t-il dit ?... il n'est pas !... (*Se laissant tomber sur une chaise.*) Ah !... Ah !... je succombe...

STANISLAS.
Eh bien... qu'est-ce que c'est ?... au secours!...

BALANDIN.
N'appelle pas... retire-toi... laisse-moi seul à mon désespoir...

STANISLAS, ému.
Il pleure !

BALANDIN.
Pas médecin !

STANISLAS, de même.
Comment !... c'est ce qui vous fait ?... oh ! pauvre père, si je m'étais douté !... Écoutez-moi mon père, mon vieux père, je vous en prie... Voyons,

ne pleurez plus... (*Il tire de sa poche le bonnet de Nini en essuie les yeux de son père.*) Eh bien, oui, j'ai eu tort... je vous demande pardon...

BALANDIN, sanglotant.
J'en mourrai !

STANISLAS, très ému.
Mourir ! oh ! non, non, je vous soignerai, je vous sauverai!...

BALANDIN.
Pas médecin!...
STANISLAS, pleurant presque aux genoux de son père.

Au contraire... médecin, médecin comme un enragé... ah ! pas médecin!... pas médecin quand mon pauvre vieux père... oh ! que si, je le suis et à mort... à mort, médecin!...

BALANDIN, le pressant dans ses bras.
Tu l'es ? tu l'es ?... bien sûr ?

STANISLAS.
Eh oui, je suis docteur-pharmacien, vétérinaire, herboriste, ventriloque, tout ; mais ne pleurez plus, ou je ne sais pas ce que je suis capable d'être encore!

BALANDIN, transporté se levant.
Cher enfant... mais pourquoi donc alors m'avoir fait cette affreuse alerte ?

STANISLAS.
Pour vous surprendre plus agréablement ensuite.

BALANDIN.
Eh bien ! c'est la preuve d'un bon cœur... Mais juge si je devais être désespéré !... apprendre cela au moment où plus de 34 personnes...

STANISLAS, à part.
Fichtre !... Et les larmes paternelles qui m'avaient fait oublier cette fâcheuse circonstance !... (*Haut avec résolution.*) Mon père, je vais vous parler franchement... je suis... tout ce qu'il y a de plus docteur en médecine... c'est convenu... Mais le jour où je pose le pied sur le sol natal, où je presse mon vieux père sur mon jeune sein de médecin, me forcer à poser des ventouses, à mettre des compresses, et à donner des coups de lancette, c'est une tyrannie contre laquelle tout mon sang se révolte. Je n'y suis pour personne, que pour vous. Fermez les portes.

BALANDIN.
Tu les recevras donc un autre jour ?

STANISLAS.
Tous les jours... où je serai visible.

BALANDIN.
Alors, je vais leur faire dire... mais ta cousine ?

STANISLAS.
Quelle cousine ?... pas de cousine ! je veux être tout entier aux affections de famille.

BALANDIN.
Mais justement !... puisqu'elle est de la famille et qu'elle a une affection, cette jeune personne !...

STANISLAS.
Elle est jeune?... c'est différent. Je lui donnerai une consultation. Est-elle jolie?

BALANDIN.
Charmante.

STANISLAS.
Je lui donnerai deux consultations.

BALANDIN.
Cependant j'avais bien, bien promis à l'huissier Girardot qui est sourd...

STANISLAS.
Un huissier! oh! surtout pas d'huissier! O mon père, (à part.) quelque animal qui aura reçu d'un confrère de Paris l'ordre de me poursuivre.

BALANDIN.
Eh bien, alors je vais vite te chercher seulement ta cousine, (se retournant au moment de sortir; à Stanislas.) Tu l'es?

STANISLAS.
A mort! (Balandin va sortir.) Eh bien! est-ce qu'on quitte ainsi son petit Stanislas? (Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre; Balandin sort.)

SCÈNE VIII.

STANISLAS, GUICHONET.

(Guichonet paraît à la porte du fond.)

STANISLAS, surpris.
Qu'est-ce que c'est que ça?

GUICHONET, à lui-même après avoir regardé Stanislas un moment.

Ce ne doit pas être lui. (A Stanislas.) Le docteur Stanislas, s'il vous plaît?

STANISLAS, à lui-même, allant prendre sa canne.

L'huissier qui est sourd, je parie! Je vais voir! (criant aux oreilles de Guichonet.) Connais pas!

GUICHONET, étonné.
Plait-il?

STANISLAS, à lui-même.
Quand je disais!... (Criant plus fort.) Connais pas, je vous dis! (à part.) Quel pieu!

GUICHONET, à lui-même.

Ah! c'est cet étranger, ce jeune Anglais, son malade, dont vient de me parler Claudine, je l'ai reconnu tout de suite... Ces Anglais ont des figures!... (arrêtant Stanislas près d'entrer dans la chambre latérale.) Pardon... vous avez peut-être de la peine à me comprendre... mais... (baragouinant.) Jé demandé à vos lé meinher doctor...

STANISLAS, à part.
Il parle allemand! c'est un juif.

GUICHONET.
Où été lé jeune médecine?

STANISLAS, à part.
C'est ça, pour lui mettre la main dessus, au jeune médecine.

GUICHONET.
Lé médecine doctor? (Il fait quelques gestes

pour indiquer un médecin qui saigne et tâte le pouls.)

STANISLAS.
Hein? (à lui-même.) Que je lui réponde par le télégraphe?... ah! bien, attends!... (Stanislas posant son pouce sur le bout de son nez, fait avec ses deux mains, un geste populaire et moqueur, puis celui des cantonniers des chemins de fer,) gauche! droite!

GUICHONET, à lui-même.
Comment!... Quels diables de signes me fait-il là?

STANISLAS, multipliant ses gestes et s'avançant sur Guichonet qui recule.

Ah! le coquin!... (à part.) Il ne m'entend pas, mais c'est égal, ça me soulage, (haut.) Ah! le gros coquin!...

GUICHONET, effrayé.
Monsieur!...

STANISLAS, de même.
Ah! le grand coquin!... (redoublant de vivacité dans ses gestes et grimaces populaires et le poursuivant.) gros coquin! grand coquin!...

GUICHONET, criant.
Au secours! au feu! au fou! (Il sort épouventé; Stanislas rit aux éclats.)

SCÈNE IX.

STANISLAS, BALANDIN, HYPOLITE.

STANISLAS, qui est tombé en riant sur une chaise.

Ah! ah! ah! monsieur l'huissier Girardot, vous veniez pour me saisir! eh bien c'est vous qui avez été saisi, étonné... épouventé... ah! ah! ah!... mais voici mon père qui revient sans doute avec ma cousine. (Il arrange ses cheveux devant une glace.)

HYPOLITE, rentrant avec Balandin.
Mon oncle, vous dites donc que votre fils le médecin est arrivé?

BALANDIN.
C'est si vrai que le voilà.

HYPOLITE, à Balandin.
Ce jeune homme? (A part.) Claudine avait raison... Il a l'air très doux.

BALANDIN, à Stanislas.
Mon ami, voici la fille de ton oncle Guichonet... ta cousine Hyppolite.

STANISLAS.
Hyppolite!... mais elle est charmante... (S'avançant vers elle. Fredonnant.) « Ah! que j'aime mon Hyppolite. »

HYPOLITE, baissant les yeux.
Vous êtes bien honnête, mon cousin.

BALANDIN.
Eh bien, c'est elle dont je te parlais... qui a une affection...

STANISLAS.

Oh ! la jolie affection à traiter !... voulez-vous bien permettre, mon *affectionnée* cousine. (Il la baise sur une joue.)

BALANDIN, à lui-même et tout joyeux.

Il l'embrasse !

STANISLAS, à lui-même.

Elle est cent fois mieux que Nini. (Haut à Hyppolite.) Mais j'y pense, mon intéressante malade, de quel côté êtes-vous donc... ma cousine ?

HYPPOLITE.

De deux côtés, mon cousin, par ma mère et...

STANISLAS.

De deux côtés !... et moi qui ne vous ai embrassée que de celui-là. (Il la baise sur l'autre joue.)

BALANDIN, de même.

Encore !... Bravo !...

HYPPOLITE, à elle-même, émue.

Air : *Vaudeville du baiser au porteur.*

Pour mon cousin qu'est-ce donc que j'éprouve ?

STANISLAS, à lui-même.

Oh ! les deux bons, bons baisers que j'ai pris !

BALANDIN, de même.

Déjà sans doute à son goût il la trouve ;
Mon fils sera le meilleur des maris.

STANISLAS, à Hyppolite.

Vous devez être encore ma cousine,
Encore un peu, je crois... par-ci, par-là.

(Il l'embrasse de nouveau.)

HYPPOLITE.

Oui, je dois l'être encor j'imagine...

(Reculant.)

Mais je le suis assez comme cela.

BALANDIN, au comble de la joie et se frottant les mains.

Ces pauvres enfants ! ça va bien ! ça va bien ! ils s'épouseront ! (Bruit dans la coulisse.) Mais n'est-ce pas ton Anglais que j'entends.

SCÈNE X.

LES MÊMES, GODINARD, CLAUDINE.

GODINARD, à Claudine.

Mais je te dis que ça me regarde.

CLAUDINE.

Mais non, monsieur mylord !

GODINARD.

Mais si, que diable !

{CLAUDINE.

Mais...

BALANDIN.

Encore l'Anglais ! Il aurait bien dû ne pas venir nous déranger juste au plus beau moment.

STANISLAS.

Qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce que c'est ?

CLAUDINE.

C'est un petit amour de jeune homme qui ressemble à une demoiselle. Il demandait monsieur

Stanislas... et monsieur mylord l'a pris tout de suite pour l'emmener...

BALANDIN, à lui-même.

Ah ! ça, il prend donc tout !

GODINARD, bas à Stanislas.

C'est la danseuse !

STANISLAS.

Hein ?... l'imprudente !... Et elle qui devait rester à l'hôtel, ne jamais venir chez mon père !...

HYPPOLITE, à Claudine.

Et, sais-tu son nom, à ce petit jeune homme ?

CLAUDINE.

Son nom ?... il vient de me le dire... c'est... c'est Nini.

HYPPOLITE ET BALANDIN.

Nini !...

STANISLAS, bas à Godinard.

Je suis flambé !...

GODINARD, bas à Stanislas.

Du tout !... Je l'ai fait monter dans ma chambre... ni vu ni connu !

STANISLAS, de même..

Ah ! cher ami !... quel service !...

HYPPOLITE, qui réfléchissait.

Nini ! Mais c'est un nom de...

STANISLAS, embarrassé.

Oui, oui... Nini est un nom de... (Vivement.) Un nom anglais... Betzy, Molly, Nini, Londonderry...

BALANDIN..

Et Poniatowski... c'est juste...

STANISLAS.

C'est le groom de lord Godinard.

GODINARD.

Mon groom !

STANISLAS, bas.

Tais-toi !... et s'il est possible... emmène...

GODINARD, de même.

Tu me l'abandonnes ?

STANISLAS.

Avec enthousiasme !

GODINARD.

Oh ! bonheur ! sois tranquille... J'ai un moyen. (Il lui parle à l'oreille.)

STANISLAS.

Parfait !

GODINARD, haut.

Jeanneton ! (bas.) un air de polka sur mon piston, t'annoncera notre départ (haut.) Jeanneton !... du punch.

BALANDIN.

Du punch, à présent !...

STANISLAS.

C'est sa maladie, mon père.

HYPPOLITE.

Mais quelle drôle de maladie a-t-il donc cet Anglais ?

BALANDIN.

C'est sans doute le ver solitaire.

CLAUDINE.

Ah!... A propos de maladie, not' maître, il y a monsieur Guichonet qui s'est trompé de diligence...

BALANDIN.

J'en étais sûr! Je lui avais pourtant bien expliqué que souvent la première diligence arrivait la seconde et...

CLAUDINE, *confidentiellement.*

Je l'ai trouvé presque évanoui dans sa chambre.

BALANDIN.

La fatigue de sa course, ce ne sera rien, (à Stanislas.) Je vais aller chercher ton oncle.

STANISLAS.

C'est cela, papa; mais point de malades, et surtout point d'huissiers Girardot.

BALANDIN, à Claudine.

Je suis bien aise de faire voir à Guichonet comment mon fils va s'y prendre pour guérir sa cousine.

ENSEMBLE.

Air : *De la tentation.*

BALANDIN.

Allons, viens l'en, Claudine.
Oui, mon fils le docteur,
Du mal de sa cousine,
Sera bientôt vainqueur.

STANISLAS.

Allons, de ma cousine
Interroger le cœur,
Du mal qui la domine,
Oui, je serai vainqueur.

GODINARD, à Claudine.

Laisse avec sa cousine
Ce généreux docteur,
Et viens dans la cuisine
Faire un punch séducteur.

HYPPOLITE.

Mon cousin, j'imagine,
Est un fort grand docteur.
Mais le mal qui me mine
Est au fond de mon cœur,

CLAUDINE.

Pour guérir sa cousine
Tout cousin est docteur,
Si comme j'imagine
Le mal est dans le cœur.

SCÈNE XI.

HYPPOLITE, STANISLAS.

HYPPOLITE.

Eh bien! il nous laisse seuls...

STANISLAS.

Ne dois-je pas vous donner une consultation... vous guérir. N'avez donc pas peur, ma charmante cousine. Je suis médecin; mais très bon enfant... J'ai étudié beaucoup les affections de la femme... Je n'ai même étudié que ça... où la votre vous tient-elle?

HYPPOLITE.

Partout, mon cousin.

STANISLAS.

Partout?... diable! ça se complique.

HYPPOLITE, *soupirant.*

Ah! mon cousin vous êtes bien savant; mais je doute qu'il vous soit possible...

STANISLAS.

Lorsqu'il s'agit d'une cousine que j'estime, que j'aime!

HYPPOLITE, à part.

Il a l'air de dire la vérité.

STANISLAS.

Mais je n'ai pas l'habitude d'avoir du talent quand je suis debout... (la conduisant vers un siège.) Soyez donc assez bonne pour prendre place à côté de moi... (il s'assied) et surtout, ayez de la confiance, de la franchise, de l'abandon... (la faisant asseoir près de lui), bien! maintenant donnez-moi votre bras... (Hyppolite lui tend le bras.) Pas comme ça... donnez-moi votre bras... par la main... (Prenant la main d'Hyppolite, il la baise); une main en parfaite santé. A présent, ouvrez-moi votre cœur... répondez à toutes mes questions, et ne me dissimulez aucune de vos souffrances... Quel âge avez-vous?

HYPPOLITE.

Seize ans et demi, mon cousin.

STANISLAS.

En voilà une souffrance!... que je n'ai plus! Seize ans et demi! c'est l'âge que j'aime... à guérir. Avez-vous quelquefois aimé... quelqu'un.

HYPPOLITE.

Jamais.

STANISLAS.

Vraiment!... (à part.) quel bonheur! (haut.) quoi!... pas un seul petit château-chinois ne vous a encore donné dans l'œil?...

HYPPOLITE, *riant.*

Ah! bien, ils sont bien trop laids pour ça! (tristement.) Et puis ce n'est pas tout, il y a encore un vieux que mon père veut me forcer... à épouser... un coutelier.

STANISLAS.

Allons donc! allons donc! épouser une momie, une lame de couteau ébréchée! Je ne souffrirai pas... Je parlerai à mon oncle, à votre père... il m'estime, il m'aime, votre père, au moins, ça doit être, et quand je lui aurai dit que je connais votre mal, que j'ai un moyen.

HYPPOLITE.

Pour que je n'épouse pas!... Oh! indiquez-le moi bien vite, et quelque désagréable qu'il soit...

STANISLAS.

Mais il n'est pas désagréable du tout. C'est une médecine bienfaisante, âgée de vingt-cinq ans, ayant fait toutes ses études et parlant toutes les langues, surtout celle du cœur.

HYPPOLITE, à part avec joie.

Serait-ce lui, et voudrait-il?...

STANISLAS.

Hein?... est-ce que ma médecine vous ferait l'effet d'une pilule? Il faut le dire, j'en ai d'autres, plusieurs autres même, toutes excellentes contre les humeurs noires. D'abord j'ai à vous offrir la noble et irrésistible polka.

HYPPOLITE, très vivement.

La polka! dont toutes nos dames parlent depuis deux jours, et dont je rêve depuis deux nuits?... Quel bonheur!

STANISLAS.

Je vous l'apprendrai... Voulez-vous que je vous l'apprenne?

HYPPOLITE, vivement.

Oh! bien volontiers!... Mais c'est que je ne saurai pas danser comme à Paris, moi.

STANISLAS.

Ça ne fait rien... vous danserez comme à Château-Chinon... vous y êtes... y êtes-vous?

Air : Des Farfadets.

Prêtez-moi votre main;

Et de votre cousin

Suivez bien les leçons

Qu'il donne au doux bruit des chansons
Pour commencer, il faut vite en cadence
Par quatre temps marquer vos mouvements.
Aller, venir, puis avec élégance,
A mes pas vifs mêler vos pas charmants.

HYPPOLITE.

Tenez, voilà ma main.

Oui, de mon cher cousin

Je suivrai les leçons

Qu'il donne au doux bruit des chansons.
Me voilà prête, et si ma gaucherie
Trompe l'espoir d'un maître intelligent,
Ne riez pas de moi, je vous en prie,
C'est mon début, il faut être indulgent.

REPRISE.

Prêtez-moi, etc.

Tenez, voilà, etc.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, GUICHONET.

GUICHONET, parlant à la cantonade.

Bien, bien, je vais le voir, ce cher neveu.

STANISLAS, apercevant Guichonet à lui-même.

Encore l'huissier! Ah! bien, je vais te faire polker, toi, attends! (Il prend le châle d'Hyppolite resté sur une chaise, en enveloppe Guichonet et l'enlève dans une valse rapide.)

HYPPOLITE, qui s'est jeté sur un fauteuil en riant aux éclats.

Mon Dieu! qui donc mon cousin fait-il valser comme ça?

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, BALANDIN.

BALANDIN, entrant.

Arrête! arrête! malheureux!

(Stanislas continue malgré les efforts de son père qu'il entraîne dans une valse à trois

BALANDIN.

Oses-tu bien faire tourner ainsi ton oncle? STANISLAS, stupéfait, allant tomber sur les genoux d'Hyppolite, et se relevant aussitôt.

Mon oncle!...

HYPPOLITE.

Ah! qu'avez-vous fait, mon cousin?

GUICHONET, qui lâché par Stanislas, s'est laissé aller sur une chaise.

C'était lui! Eh bien!... je l'avais reconnu.

BALANDIN, à Stanislas.

Oui, ton oncle Guichonet!

STANISLAS.

Le père de... Miséricorde! moi qui croyais que c'était un huissier!...

BALANDIN, poursuivant, à Stanislas.

Juge!

STANISLAS.

Il est juge?

BALANDIN.

Non, je te disais : Juge! juge de la position où tu t'es mis!... au moment où j'espérais qu'il allait te donner ta cousine en mariage.

GUICHONET, qui s'est levé.

Ma fille à lui! un fichu polisson! à qui je donnerais tout au plus ma canne en mariage. Un misérable qui m'a insulté, fait des grimaces.

BALANDIN.

Des grimaces!

GUICHONET, faisant les gestes.

Oui, tiens, une comme ça, et une autre comme ça, et une autre comme ça.

HYPPOLITE.

Oh! mon père, calmez-vous. Écoutez-le, je suis sûre qu'il va se disculper.

STANISLAS.

Parbleu! je vous avais pris pour un huissier... très sourd... l'huissier Girardot.

BALANDIN.

Girardot!... C'est ma foi vrai... tu lui ressembles par derrière.

GUICHONET.

Et quand je lui ressemblerais..., par devant, qu'est-ce que cela prouve?

STANISLAS.

Rien, mon oncle, rien. Aussi n'est-ce pas ce que je veux dire. Ce que je veux dire, oncle vénéré, c'est qu'au moment où vous m'êtes apparu, je travaillais, je composais... En un mot, je me livrais à une expérience chimique et mimique pour découvrir la cause de la maladie de votre fille..... unique.

HYPPOLITE.

Oui, mon père nous cherchions ensemble.....

GUICHONET.

Taisez-vous, Hyppolite. — Continuez, monsieur.

STANISLAS.

Et cette cause inconnue, mais profonde, c'était

une envie de pleurer générale, une espèce d'embêtement universel.

HYPPOLITE.

Oh! c'est bien vrai, mon père.

GUICHONET.

Silence, ma fille; poursuivez, docteur.

STANISLAS.

Il n'y avait pas un moment à perdre, une minute de plus et la mélancolie de ma cousine passait à l'état d'hypocondrie, de manie, de folie...

(Hyppolite rit à part).

GUICHONET.

Enfin, mon ami?

STANISLAS.

Sa maladie était arrivée à un tel degré d'intensité qu'elle avait résisté... même à mon tropique souverain... universel, infaillible! à la célèbre Polka!

GUICHONET.

Qu'est-ce que c'est que ça?

BALANDIN.

Un remède qu'il a inventé.

STANISLAS.

Enfin, mon oncle, vous réparez!.. c'est-à-dire l'huissier Girardot, et c'est alors que, par une inspiration sublime, oubliant ma gravité, les convenances, ne considérant ni que vous êtes huissier, ni que vous êtes sourd, n'écoutant que le cri de l'humanité souffrante, je m'élançai sur vous, je vous saisis, je vous tourne, je vous retourne, et grâce aux cabrioles que je vous oblige à exécuter en présence de mon intéressante malade, je provoque en elle cette crise salutaire, cet accès de gaieté folle...

HYPPOLITE.

Qui m'a empêché de le devenir.

BALANDIN, avec enthousiasme.

Quel triomphe!

GUICHONET, à Hyppolite.

Tu te portes donc bien à présent?

HYPPOLITE, gaiement.

Tout-à-fait bien, mon père: je chante, je danse, je polke.

BALANDIN, avec joie.

Elle polke!..

STANISLAS, prenant Hyppolite par la main.

Voulez-vous en juger, mon oncle?

GUICHONET.

Non, non, non.

BALANDIN, avec intention.

Dis-donc, Guichonet... il a pris la main de ta fille.

GUICHONET.

Eh bien, qu'il la garde.

HYPPOLITE, avec joie.

Oh! papa!

STANISLAS, embrassant sa cousine.

Oh! mon oncle!

BALANDIN, à Guichonet.

Oh! mon ami! (à Stanislas.) Oh! mon fils! (Je on entend un air sur le piston dans la coulisse.)

STANISLAS.

Qu'est-ce que c'est que ça?

BALANDIN.

Une fanfare!..

STANISLAS, à part.

Oh! Godinard aurait-il réussi?

BALANDIN, allant au fond.

Mais c'est ton Anglais qui s'en va! (Ici Claudine entre et confirme la nouvelle.)

STANISLAS, à part.

Bravo! (Haut.) Oui, oui, papa... avec son groom!

BALANDIN.

Guéri!

GUICHONET.

Lui aussi?

BALANDIN.

Ah! c'est superbe!.. quelle cure!..

HYPPOLITE, à part et souriant.

Comme la mienne, sans doute.

BALANDIN.

Enfant vraiment surprenant, tu guériras tout le département.

STANISLAS.

Oui, mon père, avec la Polka.

BALANDIN.

Comment!.. avec cette polka qui a guéri ma nièce, qui a guéri l'Anglais... Ah! ça, elle me guérirait donc aussi, moi?.. de certain petit rhumatisme...

STANISLAS.

Si elle vous guérirait! mettez-vous là, mon père. Voilà ce qu'il s'agit d'exécuter, et je vous réponds après de la guérison... vous pouvez m'en croire... (à part.) Je ne suis pas médecin.

(Il danse avec Hyppolyte.)

(Vers la fin, quand Stanislas et Hyppolite ont terminé leurs figures, Balandin et Guichonet, qui se sont levés comme par entraînement, gagnent le fond du théâtre et dansent à leur tour, en donnant la main à Claudine placée entre eux deux.)

HYPPOLITE, au public.

Air: Vaudeville des frères de lait.

Je vais, Messieurs, vous sembler bien hardie;
Mais la polka dansée ici, ce soir,
De la polka n'est point la parodie...
C'est la polka que vous venez de voir.
C'est elle encor que vous venez de voir.
Je dirai plus et, quelque discutable
Que soit d'abord cette prétention,
Notre polka seule est la véritable
Que l'on danse... à Château-Chinon;
Elle est la seule unique et véritable
La polka de Château-Chinon.

FIN.



LAGNY. — Imprimerie de Giroux et Vialat.

EN VENTE CHEZ LE MÊME ÉDITEUR.

La Marquise de Senneterre. 1	L'Anneau d'Argent.	40	Monseigneur.	60	
L'Aieule.	60	Recette contre l'Embonpoint.	50	A la Belle Étoile.	30
Un Monstre de femme.	40	Don Pasquale.	40	Deux Papas très bien.	50
Endymion.	40	Mademoiselle Déjazet au sérail.	40	Un Ange tutélaire.	50
Charles-Quint, opéra-com.	60	Touboulie le Cruel.	40	Wallace.	60
Le vicomte de Létorières.	60	Hermance.	60	Un jour de Liberté.	60
Les Fées de Paris.	50	Canuts.	50	L'Ecolier d'Oxford.	40
Pour mon fils.	50	Entre Ciel et Terre.	40	L'Oiseau du Bocage.	40
Lucienne.	50	L'homme de Paille.	40	Paris à tous les Diables.	60
Les jolies Filles de Stilberg.	40	La Fille de Figaro.	60	Une Averse.	50
L'Enfant de chœur.	50	Métier et Quenouille.	50	Madame de Cérigny.	60
Le Grand-Palatin.	60	Angélique et Médor.	50	Le Fiacre et le Parapluie.	40
La Tante mal gardée.	40	Loisa.	60	La Morale en action.	50
Les Circonstances.	40	Jocrisse en Famille.	40	L'Habeas Corpus.	50
La Chasse aux vautours.	40	L'autre Part du Diable.	40	Le Prince Toutou.	40
Les Batignollaises.	40	La chasse aux Belles Filles.	60	Mimi Pinson.	50
Une Femme sous les scellés.	50	La Salle d'Armes.	40	L'Article 170.	60
Les Aides-de-camp.	50	Une Femme compromise.	60	Le Tuteur de vingt ans.	60
Carabins et Carabines.	50	Patineau.	50	Les Deux Pierrots.	50
Le Mari à l'essai.	40	Madame Roland.	60	Les Viveurs.	60
Chez un Garçon.	40	L'esclave du Camoëns.	50	Le Poisson d'avril.	50
Jaket's-Club.	40	Les Réparations.	50	Le Seigneur des Broussailles.	50
Mérovée.	50	Le mariage du gamin de Paris.	50	Constant-la-Girouette.	40
Les deux Couronnes.	60	La Veille du Mariage.	40	Les deux Tambours.	50
Au Croissant d'argent.	50	Paris bloqué.	60	L'Amour dans tous les quar-	
Le Château de la Roche-Noire	40	Ménage Parisien.	1	tiers.	60
Mon illustre Ami.	40	La Bonbonnière.	50	Madame Bugolin.	50
Le premier Chapitre.	50	Adrien.	50	Le Petit-Poucet.	60
Francine la gantière.	50	Les deux Paires de Bretelles.	50	Camoëns.	60
Talma en congé.	40	Le Major Cravachon.	40	L'escadron volant de la reine.	50
L'Omelette fantastique.	50	Pierre le millionnaire.	60	Le Lansquenot et les chemins	
La Dragonne.	50	Carlo et Carlin.	60	de fer.	50
La Sœur de la Reine.	60	Le Moyen le plus sûr.	50	Une Voix.	50
La Vendetta.	50	Le Papillon Jaune et Bleu.	50	Agnès Bernau.	60
Le Poète.	50	La Polka en province.	50	Monsieur et Madame Denis.	50
Les Informations conjugales.	50	Une Séparation.	40	Porthos.	50
Une Maitresse anonyme.	50	La peau du Lion.	60	La Pêche aux Beaux-Pères.	60
Le Loup dans la bergerie.	50	Le roi Dagobert.	60	La Révolte des Marmouzets.	40
L'Hôtel de Rambouillet.	60	Frère Galfatre.	60	Le troisième Mari.	50
Les Deux Impératrices.	60	Nicaise à Paris.	40	Un premier souper de Louis XV	50
La Caisse d'Épargne.	60	Le Client.	50	L'Homme et la Mode.	60
Thomas le Rageur.	50	Le Troubadour-Omnibus.	50	Une Confiance.	60
Derrière l'Alcove.	50	Un Mystère.	60	Le Ménétrier.	60
La Villa Duflot.	50	Le Billet de faire part.	60		
Péroline.	50	Fiorina.	60		
Une Femme à la Mode.	40	Pulcinella.	60		
Les Egarements d'une Canne et		Les Marocaines.	50		
d'un parapluie.	40	La Sainte-Cécile.	60		
Les Deux Anes.	50	Follette.	50		
Foliquet, coiffeur des dames.	50	Deux Filles à marier.	50		

En vente, chez le même Editeur :

ŒUVRES COMPLÈTES DE M. EUGÈNE SCRIBE,

5 vol. grand in-8 à colonnes, édition Furne,

avec 180 jolies vignettes en taille-douce, de MM. Alfred et Tony Joannot Gavarni, etc. — Prix : 60 fr. net : 30 fr.

IMPRIMERIE HYDRAULIQUE DE GIROUX ET VIALAT, Saint-Denis-du-Port, près Lagay.